



Culture

Louis Stettner, l'humanisme photographique d'un franc-tireur

La galerie de photographies du Centre Pompidou met à l'honneur l'artiste américain Louis Stettner, français d'adoption, présent dans ses collections.

Louis Stettner, Ici ailleurs
Centre Pompidou, Paris

« **L**e document ne m'intéressait pas, confie Louis Stettner. Je pensais qu'avec la photographie je pourrais réaliser quelque chose d'important, qui ait du sens pour les autres, d'aussi fondamental que la poésie, à égalité avec elle. » La rétrospective que la galerie de photographies du Centre Pompidou consacre à Louis Stettner confirme que l'artiste américain, né à Brooklyn en 1922, a su – dans des travaux aussi divers que ses photos des rues de Paris ou de New York, de petites villes américaines, d'ouvriers ou même d'objets – exploiter le potentiel créatif et poétique de la photographie. « Je m'intéresse à la qualité de l'air, de la neige, de la pluie... La photographie, c'est ce qui se trouve devant moi. Tout est vivant : les éléments, le temps qu'il fait, et, soleil ou intempéries, on ne le maîtrise pas. »

Ses images de deux enfants à Aubervilliers (1947) ou d'un Parisien lisant *Franc-Tireur* sur un banc (1951) n'ont rien à envier à celles de ses amis Brassai ou Boubat. « Il n'existe aucune différence entre la photographie humaniste à la française et la street photography à l'américaine », affirme le photographe qui a longtemps fait des allers-retours entre son pays natal et sa terre d'adoption, la France, où il s'installe définitivement en 1990.

Ses portraits dans le métro de New York restent parmi les plus touchants. Suivant la même intuition que Walker Evans, et faisant semblant de jouer avec son Rolleiflex à visée ventrale, en 1946, il saisit ses compatriotes à leur insu sur la ligne entre Coney Island et Times Square.



Louis Stettner, Aubervilliers, France, 1947. Centre Pompidou/Dist. RMN-CP

« Lorsqu'ils prenaient conscience de la situation, j'arrêtais de les photographier. Ils n'étaient plus eux-mêmes, c'était trop posé. »

Douze ans plus tard à Penn Station, il récidive en photographiant à travers les fenêtres des wagons les voyageurs perdus dans leurs pensées, devisant entre eux ou jouant aux cartes. « J'y ai trouvé un lieu propice à l'expression de l'humanité. Les gens rentraient du travail, ils récupéraient, en un certain sens, ils se retrouvaient avec eux-mêmes. » Les vitres offrant au photographe à la fois un cadre dans le cadre et un effet filtrant impressionnant les clichés d'une atmosphère particulière.

Le souci de l'humanité n'est jamais absent de cette œuvre cohérente avec les engagements politiques de cet homme de gauche

qui fut membre de la Photo League. Notamment lorsqu'il s'attarde sur la sensualité des gestes des ouvriers au travail en URSS, en France ou aux États-Unis. « J'ai estimé utile de montrer leur valeur. Ce faisant, n'était-ce pas aussi leur donner confiance en eux ? Ces images étaient en lien étroit avec mon engagement politique. Je suis marxiste. J'ai conscience de l'appartenance de classe. »

Ainsi photographie-t-il aussi les manifestations qui ne manquent pas dans l'Amérique de la guerre du Vietnam et de la lutte pour les droits civiques des noirs. « Je faisais partie des protestataires ; je photographiais tout en manifestant. Comme je le dis toujours : "Mets ton corps en harmonie avec tes idées." » A 93 ans, Louis Stettner va encore glaner

repères

Louis Stettner

1922. Naissance à New York, dans le quartier de Brooklyn.

1942 à 1945. Reporter-photographe de l'armée américaine dans le Pacifique.

1947 à 1948. Organisation de la première exposition de photographes français à New York (Brassaï, Izis, Doisneau).

1949 à 1979. Collaborations à *Life*, *Time*, *Paris Match*, *National Geographic*...

1958 à 1962. Photographe indépendant à Paris puis chef photographe chez Havas.

1965 à 1974. Reportages sur les travailleurs dans les usines.

1975. Premier prix du concours mondial de la Pravda.

Années 1980. Série de portraits de sans-abri à Manhattan.

1990. Retour en France.

2013-2016. Série de paysages grand format en Provence, dans les Alpilles.

ses photographies dans les Alpilles avec sa lourde chambre 20 x 25 cm. « Je suis toujours heureux dans la forêt, le lieu correspond à mon idée du bonheur. »
Armelle Canitrot

Jusqu'au 12 septembre.
Rens. : www.centrepompidou.fr - Tél. : 01.44.78.12.33. Catalogue, coédition Centre Pompidou/Éd. Xavier Barral, Clément Chéroux et Julie Jones, 160 p., 39 €.